DUNOD
une page d'avance

Chapitre 6. L'émergence de l'utopie : symbolisation et/ou aliénation

René Kaës

Dans Inconscient et culture 2019, pages 151 à 164
Éditions Dunod

ISBN 9782100795987
DOI 10.3917/dunod.brun.2019.04.0151

Article disponible en ligne à l'adresse
https://www.cairn.info/symbolisation-et-environnements--9782100795987-page-151.htm

CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Dunod.
La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

Chapitre 6

L'ÉMERGENCE DE L'UTOPIE : SYMBOLISATION ET/OU ALIÉNATION

René Kaës

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

Au début du XIX^e^ siècle, un couple d'anarchistes décide de rompre avec la misère du monde et sa violence, y compris celle de la Révolution. Ils ne croient plus à l'histoire ni à la politique. Avec cinq amis, le couple fonde dans le Tessin une colonie, qu'ils construisent de leurs mains, pour trouver l'harmonie avec la nature. Ils nomment cette utopie *Monte Verità*. Des personnalités fortes et célèbres les y rejoignent : le psychanalyste Otto Gross, le chorégraphe Rudolf von Laban, le poète Erich Mühsam. Leur destin croise ceux des *Wandervögeln,* mouvement qui fournira, avec la montée du nazisme, un berceau aux jeunesses hitlériennes et à l'antisémitisme. Rêve déterritorialisé d'un passé immaculé

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

et d'une Cité-Jardin édénique, *Monte Verità* se dissoudra dans le chaos même qu'elle avait voulu dénoncer ou dépasser, dans l'impossibilité pour ses membres d'incarner une vérité qui *a priori* ne ferait pas droit à l'histoire et au politique.

Dans cette étude, je voudrais montrer le lien entre l'invention de l'Utopie et l'invention du Politique, lien que l'on pourrait dire de fondation mutuelle : pas l'une sans l'autre. *La République* de Platon en est l'exemple.

Je me centrerai sur Thomas More et son Utopia, non seulement parce que cette création ainsi nommée par lui est exemplaire de ce rapport ambigu de l'Utopie avec l'environnement complexe qui fut le sien, mais aussi parce que nous savons maintenant beaucoup de choses sur la personne de Thomas More et le contexte historique de l'invention de l'Utopia.

Le fil directeur de mon propos est que l'utopie contient une ambiguïté fondamentale, que j'énonce ainsi : rien ne peut être changé au monde sans l'imagination d'un lieu *autre,* que l'utopie représente comme un *possible.* Mais d'un autre côté, la *réalisation* de toute utopie contient en elle-même, et contre le *Principe-Espérance* que lui reconnaissait Ernst Bloch, une dérive totalitaire dont George Orwell a dessiné les prémisses dans sa contre-utopie *1984*, et une dérive catastrophique dont témoigne la plupart des utopies réalisées.

L'idée directrice que je voudrais soutenir est que l'utopie, *dans sa forme systématique,* résout cette ambiguïté à travers une formation paradoxale dont l'énoncé pourrait être qu'elle propose un changement tel que tout changement devient impossible : l'utopie exclut tout changement ultérieur, elle est un changement définitif. C'est en quoi dans l'utopie systématique, le Politique apparaît comme un Politique pur, un intégrisme débarrassé de l'Histoire et de ses vicissitudes. Tout au contraire, sa forme rêveuse soutient l'imaginaire du changement d'un monde qui demeure ouvert, risqué, inachevé. Rêveuse, elle réinvente l'histoire, alors que l'utopie systématique la fige, réalisée une fois pour toutes, immuable, sans avenir, éternelle.

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

STATUTS ET MODALITÉS DE L'UTOPIE

Il me paraît utile d'introduire deux distinctions. La première discerne trois statuts de l'utopie :

– elle est d'abord un genre littéraire et philosophique ;
– elle est ensuite un projet politique de transformation de l'ordre de la Cité ;
– elle est enfin chose mentale, mentalité, construction psychique.

Je laisserai de côté son premier statut et j'examinerai plus particulièrement les rapports entre la mentalité utopique et le projet politique qu'elle contient ou qu'elle inspire.

La seconde distinction concerne les modes de l'utopie. Si tous les utopistes sont des rêveurs en ce que tous ont représenté la réalisation d'un bonheur impossible dans la réalité, je crois utile d'opposer, avec J.-N. Vuarnet (1976) le rêveur concret et le rêveur constant, l'utopie systématique et l'utopie ponctuelle.

Vuarnet soutient que le *rêveur concret* ne rêve qu'une seule fois ; il *réalise* l'utopie, il actualise les rêves d'hier (de la veille, de l'enfance) dans la réalité d'aujourd'hui. L'utopie qu'il rêve, il la rêve une fois pour toutes : l'émergence d'un autre désir ne peut que mettre en péril son rêve. Son rêve se clôt dans sa réalisation. Le rêveur concret situe paradoxalement son utopie, lieu du non-lieu (*outopos*), dans un lieu du réel.

Quant au *rêveur constant* il ne situe pas la réalisation de son rêve dans un lieu réel, mais dans un *outopos,* dans un non-lieu qui est aussi un lieu de bien-être (un *eu-topos),* un lieu ailleurs. Le rêveur constant ne se satisfait jamais d'un seul rêve. Il est toujours au-delà des changements, il invente de nouvelles valeurs, qui ne peuvent devenir révolutionnaires qu'à partir d'un changement de l'espace social total.

L'utopie systématique caractérise toutes les utopies traditionnellement désignées comme telles depuis Thomas More.

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

Elles proposent toutes un ordre logique, possible ou pensable, élaboré dans sa cohérence totalisante. L'utopie est à la fois principe-espérance et principe de contrainte, promesse intenable d'une nouvelle histoire et d'une fin de l'histoire, machine ou automate parfaits dans lesquelles et par lesquels, là aussi, tout est définitivement rêvé.

Toute l'ambiguïté et le paradoxe de l'utopie tiennent au fait que, dès sa conception, les utopies des rêveurs constants, comme le sont celles de More, de Campanella, de Fourier ou de Sade, sont aussi organisées comme des utopies systématiques : elles inventent un changement contre le changement. Fourier, à partir de sa volonté libertaire, invente et décrit jusque dans les plus infimes détails un nouveau monde fondé sur un nouveau système amoureux. Machine administrante, l'utopie systématique est aussi une machine de maîtrise sur les pulsions et de contrôle sur la violence, sa grande affaire.

À l'utopie systématique s'oppose *l'utopie ponctuelle*. Voyageuse, instable, l'utopie ponctuelle fait intervenir parmi les possibles d'une pensée désirante, des éléments d'utopie qui ne font pas système entre eux, et qui n'appellent aucune totalisation, aucune obligation, aucune visée de localisation ni de réalisation. Mais ces éléments constituent les instruments d'une critique radicale de la réalité dans toutes ses dimensions, politique, sexuelle, pédagogique, architecturale, écologique, une contestation sans solution obligatoire : elle est « l'imagination au pouvoir ». L'utopie ponctuelle est un instrument de rêve pour maintenir constante la possibilité du rêve. Elle maintient une relation de jeu avec la réalité, avec la réalité sociale et avec soi-même : elle fait surgir des univers possibles sans les fixer en système. Mai 1968 a été sous le signe de l'utopie ponctuelle, sous le signe de la simultanéité des possibles et des contraires, sous le signe de la prolifération et du jeu, du jeu baroque, débordant tous les cadres.

Ces deux modalités de l'Utopie articulent différemment leur rapport avec le Politique et avec l'Histoire. L'utopie ponctuelle, rêveuse, partielle, fait brèche dans l'Histoire sans faire système, elle soutient l'imagination politique de la Cité,

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

qu'elle oppose un non à la contrainte mortelle de l'ordre établi, de la pensée sous contrôle, elle outrepasse les limites que lui imposent la clôture d'un système et l'ordre établi.

À l'opposé, l'utopie systématique propose de faire rupture radicale dans le cours de l'histoire, elle annonce la fin de l'histoire, elle en nie ou en dénie le processus, bref elle refuse l'historicité des sujets, des groupes et des sociétés.

LES UTOPIES SYSTÉMATIQUES

C'est plus particulièrement sur la modalité systématique de l'utopie que je vais centrer mon attention[1]. Une vue d'ensemble sur les utopies de cette catégorie montre qu'elles se caractérisent par un nombre limité de thèmes convergents : une expérience catastrophique génératrice de détresse mais aussi d'espoir et d'espérance, la nostalgie du passé et le refus de l'avenir, le fantasme du retour à la pureté des origines, un espace clos, obsidional, persécuté, dans lequel s'exercent mesure, maîtrise et symétrie, autant de moyens mis en œuvre pour figer le temps.

La catastrophe : détresse infantile et figures maternelles de l'utopie

Le contexte historique et social de la formation des utopies se caractérise par l'apparition d'un horizon catastrophique, où prédominent ruptures, rapports de violence, persécutions. On pourrait dire les choses ainsi : lorsque la politique oscille entre l'arbitraire et l'incapacité de penser les changements

1. Les références sur lesquelles je prendrai appui dans cette étude sont essentiellement celles de la clinique, une clinique informée par la psychanalyse, telle qu'elle se constitue dans la cure individuelle, notamment celle des enfants et des adolescents, grands inventeurs d'utopies, mais aussi dans le travail psychanalytique avec des groupes d'adultes. Je prendrai également appui sur les textes canoniques et sur le récit d'expériences utopiques. Cf. références bibliographiques.

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

du monde, et que l'histoire achoppe à décrypter le sens et la consistance du changement, alors un retour, mais aussi un recours s'effectuent vers le temps d'avant le temps, au temps où le sens se faisait, se donnait comme allant de soi.

L'utopie apparaît lorsque les espaces sociaux, culturels, religieux et finalement politiques sont en crise. L'utopie de Thomas More apparaît en Grande-Bretagne au moment de la question des enclosures : au moment où l'espace s'ouvre aux grandes découvertes (Vasco de Gama, Amerigo Vespucci), où la fermeture des espaces pour l'élevage des moutons signe l'appropriation de la terre par le capitalisme naissant. Mais aussi où la Renaissance et l'idéal humaniste s'installent en Europe de l'Ouest.

L'horizon catastrophique et la perte du sens (à la fois perte de l'orientation et de la signification) suscitent l'espoir d'un retour et d'un recours vers un espace où le sens à trouver est déjà-là et à tout jamais inscrit, alors que persiste l'espérance que quelque chose de nouveau peut apparaître. L'espace de l'utopie est construit pour affirmer cette espérance (cf. E. Bloch) et pour en être la négation. L'utopie est la nostalgie du sens perdu : elle sature l'univers de sens infaillible.

Qu'elle soit une issue dans le réel d'une expérience catastrophique ou qu'elle en propose la représentation, l'utopie systématique se prémunit contre toute crise qui pourrait être catastrophique pour le système qu'elle met en place. Elle tente de faire barrage à la détresse et à ses racines infantiles face au chaos du monde et face aux séparations. Elle recherche la protection de l'enveloppe maternelle et l'autorité de la loi, l'une et l'autre sans faille. Pour que la société utopique puisse s'installer et se sauvegarder dans cet état, il est nécessaire d'imposer la violence aux individus qui la composent. Cette violence est d'autant mieux exercée que l'espace est clos, figé, qu'il forme un isolat (une île, un château, un navire), et qu'il est éloigné dans l'espace. Cette violence est aussi projetée sur l'ennemi extérieur, afin d'assurer la cohésion du groupe.

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

La fondation : verrouiller le lieu, le lien, la langue

Fondation et Utopie se pensent ensemble. L'utopie et une représentation de l'Origine, de sa scène, de la violence qui la fonde. Rome se fonde dans un sillon qui délimite son espace et sur un meurtre qui assure l'unicité du pouvoir. Le fondateur institue sa propre lignée. La violence est nécessaire pour fonder et instituer et cet acte est un acte politique. Dans l'utopie, cet acte fait coïncider le lieu, le lien et la langue. Ainsi ce qui est chaotique, hétérogène, hétérotopique se fonde dans un espace-temps unique. Toutes les utopies canoniques, toutes les créations utopiques des enfants, des adolescents et des groupes que j'ai eu à connaître contiennent cette représentation d'un verrouillage, garantie supposée d'un non-retour des angoisses agonistiques qui ont suscité cette création. Ce verrouillage défensif est aussi celui qui relance la persécution : *1984* illustre parfaitement ce processus.

Le déni : persécution et paranoïa

Dans les années qui ont suivi mai 68, j'ai reçu en psychothérapie une adolescente déprimée, consommatrice de substances toxiques. Au bout de quelques séances le processus psychothérapique s'est organisé autour du récit de l'utopie inventée par elle au seuil de la puberté. C'était une utopie systématique organisée pour maîtriser ses persécuteurs internes : un projet d'hôpital modèle auquel elle avait donné le nom d'*hosto-île*. Une partie importante du travail de la psychothérapie a consisté dans la mise en sens de sa création utopique et des paradoxes qui l'organisent. Elle avait inventé un dispositif pour tenter de revitaliser par une maîtrise excessive ce que la charge mortifère d'une catastrophe psychique initiale avait comporté d'inassimilable pour sa psyché : un frère mort avant elle, une mère endeuillée, sa naissance prématurée. Le nom même de son utopie hospitalière *(hosto-île)* nous a donné à entendre aussi bien le désir d'*hospitaliser* en elle cette partie de son histoire, de la soigner et de la mettre à l'abri, que l'ouverture des *hostilités* : destruction du corps maternel et violence exercée sur son propre corps pubertaire. Le travail de l'après-coup sur l'espace transitionnel

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

> paradoxal qu'aura été son utopie, lui a rendu possible de se penser dans une histoire qui s'était figée et glacée avec les morts non enterrés de sa préhistoire.

L'utopie de ma jeune patiente a été une tentative d'autoguérison pour élaborer les angoisses paranoïdes de la séparation et des deuils non accomplis par elle-même et par sa mère. Ce défaut d'introjection crée des « cryptes de surface » qui tentent de loger l'objet pour le contrôler. Mais si son utopie est l'œuvre de sa psyché, elle est aussi une œuvre inscrite dans le social, dans l'intergénérationnel (son grand-père avait été médecin dans la Marine), elle proposait une politique du soin.

La défense contre l'objet persécuteur justifie que l'utopie systématique soit un espace séparé, emmuré. L'élaboration de la position paranoïde-schizoïde par la création de l'utopie correspond toujours à une expérience de la persécution, de la mise à l'écart, de la séparation. Cette expérience est inscrite dans l'histoire des utopistes.

T. Campanella a connu pendant 27 ans l'enfermement dans les prisons de Naples. Évidemment cette explication des *sept fois sept clôtures* dans la Cité du Soleil par la biographie de son auteur n'est pas suffisante, mais elle permet de dire que l'expérience catastrophique qui est sous-jacente à son utopie a confronté son auteur à l'effondrement de tous les garants, à la faillite des idéaux, et par conséquent au retour des persécuteurs et des angoisses psychotiques, aussi bien dans son propre espace psychique que dans l'environnement politique et économique.

Il serait erroné de réduire la mentalité utopienne et sa folie raisonneuse à un délire paranoïaque, puisque l'utopie et ses jeux d'espaces (Marin L., 1973), son *enjouement,* sont aussi un moyen de s'en préserver. Cependant, il me semble évident que l'idéalisation massive d'une société et d'une humanité aussi irrémédiablement parfaites mais où la mort et l'amour, la violence et la paix sont à ce point confondues dans la transparence et l'obsession du contrôle, ne peut avoir pour

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

corrélat qu'une intense angoisse d'être persécuté autant que d'être persécuteur.

Nous sommes au cœur du paradoxe constitutif de l'utopie systématique. Sa fonction psychique de l'utopie est à la fois de donner la représentation d'un univers hors de crise, mais aussi d'un changement où il n'y aurait plus de changement parce qu'il n'y aurait plus de crise. Comme dispositif anti-crise l'utopie nie la crise. Elle est l'accomplissement du désir qu'il n'y ait plus de crise, et donc plus de désir. En ce sens elle est bien un lieu du non-lieu.

Tant qu'elle demeure chose mentale et création littéraire, cette contradiction est suspendue, sa non-résolution est l'occasion d'une activité mentale spécifique qui articule une série d'expériences essentielles relatives aux couples antagonistes : passé-avenir, amour-haine, dedans-dehors, etc. Il s'agit dès lors de la tentative de créer un objet mental apte à manipuler ces expériences par le moyen d'énergies et de processus psychiques appropriés. C'est donc par l'expérience de ce que j'ai appelé *transitionalité* que l'utopie est la mentalisation spécifique d'une expérience de rupture et de crise, lorsque survient une rupture dans la continuité et la cohésion de soi, une crise dans la société, une dérégulation dans la culture, une turbulence dans le langage.

La figure du narrateur, être en transit et de transition, double de l'auteur mais aussi du lecteur, est ce voyageur entre deux continents en rupture de continuité. Son va-et-vient fait de lui une sorte de « bobine » qui rend possible l'évocation d'un espace séparé, dont il revient pour en faire le récit et évoquer une possible révolution.

Les situations paradoxales sont des situations où le Moi se trouve piégé dans un cercle vicieux. Le Moi est d'autant plus menacé que le changement qui serait une solution à la crise aggrave les conditions qui le rendent nécessaire et vital. La mentalisation de cette situation paradoxale s'effectue dans l'utopie selon différents modes : chez Th. More par l'énoncé des paradoxes, par l'humour, et par la création réactionnelle de pièges paradoxaux systématiques.

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

On voit donc l'utopie se prêter à figurer l'espace hétérogène de différentes expériences mentales : un espace potentiel, où l'utopie n'a pas à être contestée dans sa fonction d'illusion, et dont le destin sera ou bien de céder la place à l'objet réel (sans s'y substituer), ou bien alors de l'occulter (en s'y substituant) en se figeant en objet fétiche, clos, intangible et parfait. L'espace mental est alors non plus celui du jeu, mais celui de la logique folle, systématique, raisonneuse.

LA DIMENSION DU POLITIQUE DANS L'UTOPIE : UN POLITIQUE PUR

La notion de société suppose un espace

Elle suppose un espace-territoire, espace réel, symbolique et imaginaire. Un travail majeur que la société effectue sur elle-même concerne l'organisation et de la désignation de son espace, de ses espaces de rassemblement et de discrimination. Ces espaces tracent les territoires des groupes et les frontières entre les groupes. L'espace est donc politique : il repose sur un mythe de fondation qui le légitimise. Fonder une ville, c'est tracer la fondation d'une ville : un double sillon pour Rome. Le travail de la fondation d'une société est dans la délimitation de son espace sur lequel s'exerce la prise de pouvoir par un groupe d'hommes sur d'autres groupes d'hommes.

Cet espace politique social est aussi l'espace du meurtre : les frères fondateurs s'entretuent. C'est aussi un espace de délimitation entre le sacré et le profane : l'espace du sacrifice. L'espace qui territorialise, sur lequel se fonde le pacte social, est un espace sur lequel s'investissent les forces de transformation et d'échange. Un espace de symbolisation.

L'urbanisme est une institution de la politique de l'espace, au service de l'organisation et du pouvoir politique. Le contrôle social s'exerce essentiellement à travers la domination et le contrôle de l'espace. H. Lefebvre et M. Foucault l'ont bien montré, le premier en concevant l'urbanisme

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

comme trace de ce qui des conflits sociaux se marque sur le terrain, le second en décrivant les espaces d'infamie et de la sauvagerie, pour qu'ils soient contrôlés à l'intérieur d'une clôture, et ne contaminent pas les territoires domestiqués.

L'utopie est politique

L'utopie est l'espace où une autre société, définitive, peut avoir lieu dans un autre territoire. L'utopie est une proposition de changement de l'espace politique, de son support topologique.

Karl Manheim (*Idéologie et utopie)* a su dès 1936 discerner cette articulation de l'utopie et de l'idéologie[1], de l'utopie comme projection d'un espace idéal dans l'espace social.

L'utopie porte à son point extrême, à son point originaire, ce qui peut constituer les principes assurant la constance et la cohérence de l'ordre social par l'organisation politique du territoire. Elle indique, d'une manière fondatrice, quels lieux sont les lieux sacrés, quels lieux sont les lieux profanes. C'est le premier grand découpage de l'espace : définir quels lieux sont les lieux de résidence, du pouvoir d'assignation, et quels lieux sont les lieux de mobilité, de déplacement ; quels lieux sont les lieux de culture, et quels lieux sont les lieux sauvages et les territoires d'ensauvagement. L'espace social se dessine par captation, marquage, contrôle, jeu d'ouverture et de fermeture : l'institution, c'est l'espace de fondation et d'action d'une volonté ; ces fondations renferment la mort d'une autre volonté.

L'utopie apparaît lorsque le socle spatial d'une société est ébranlé, lorsque l'espace réel, symbolique ou imaginaire se lézarde et s'ouvre sur la menace d'une irrémédiable catastrophe. L'utopie est la projection, l'expression et la solution d'une crise de l'espace social : elle propose un espace social incassable, un espace contre le sauvage et contre l'histoire.

1. J'ai esquissé cette différence et cette articulation dans mon ouvrage sur l'idéologie (2016).

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

Même si l'espace de l'utopie fouriériste est un espace qui met au premier plan précisément le pulsionnel, le sauvage, il est un espace d'administration et d'organisation des pulsions et du désir. C'est pourquoi l'espace de l'utopie est aussi un espace de re-socialisation, de ré-éducation, de re-formation ; un espace où tout est redistribué comme dans une nouvelle origine, une nouvelle genèse, idéale, non transformable.

Aucune utopie n'est en elle-même révolutionnaire

Comme l'a écrit Carlos Fuentes, le terme de révolution contient une double idée – celle d'être « porteur de rupture et de retour » : la projection vers l'avenir d'un monde radicalement meilleur coexiste avec le « rêve de l'Âge d'or, des temps originels [...], d'un passé immaculé ». L'utopie peut être le ferment, mais non le garant de la pensée révolutionnaire : toutes les utopies ont en effet un pôle rétrograde, gardien de l'ordre, nostalgique des valeurs anciennes et du passé immaculé dont parlait C. Fuentes, et un pôle progressiste, libérateur, engageant la rupture avec l'ordre établi. Le Phalanstère fouriériste est ainsi tout à la fois le lieu de la libération du désir et le lieu de son administration. Nous sommes de nouveau ici au cœur de ce paradoxe qui organise l'utopie : être un lieu administrant un non-lieu.

La fin de la vie de Thomas More est poignante : voilà un homme qui avec son *Utopia* fait rêver l'Europe d'une Cité tolérante, humaniste, d'une administration rationnelle de la société, et qui renouvelle le Politique puisque cette société sera fondée sur la justice et la communauté de droit. Quelques années plus tard le voici pris dans la violence de l'histoire, dans les contradictions entre les vicissitudes de la politique, les exigences de servir le roi et l'impossibilité de trahir ses propres idéaux. Th. More devient inquisiteur, intolérant dans son combat contre Luther et les luthériens, il envoie plusieurs hommes au supplice.

Il finit lui-même décapité, accroché à la pureté de son idéal, craignant l'enfer plus que la mort.

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

Sortir du chaos, affronter la difficulté extrême de penser la complexité des mutations en cours et de les intégrer dans une représentation capable de générer une espérance, inventer un autre Monde, possible, sans le clore dans la catastrophe des utopies totalitaires, tel est le défi de toutes les utopies, et sans doute celui de notre temps.

Le désarroi actuel de la pensée sur le vivre-ensemble tient probablement à notre incapacité de construire un espace capable de contenir un Principe-Espérance et de l'incarner au-delà du malêtre de ce monde en mutation.

BIBLIOGRAPHIE

BENREKASSA G. (1974), « Le statut du narrateur dans quelques textes dits utopiques », *Revue des Sciences Humaines, 155,* 379-395.

BLOCH E. (1939-1954), *Das Prinzip-Hoffnung,* Frankfurt-am-Main, Surkamp. Trad. fr. *Le Principe Espérance,* Paris, Gallimard (1976).

CAMPANELLA T. (1643), *La poétique Cité du Soleil. Image d'une République philosophique,* Paris, Librairie philosophique J. Vrin, (1950).

DEBOUT S. (1978), « Images et calculs dans le discours de Charles Fourrier », in *Le discours utopique,* Paris, U.G.E. (10/18).

FOURIER C. (1816), *Le Nouveau Monde Amoureux, in Œuvres complètes*, t. VII, Paris, Éditions Anthropos (1967, 1968).

KAËS R. (1977), « L'utopie dans l'espace paradoxal : entre jeu et folie raisonneuse », *Bulletin de Psychologie,* XXXI, *336,* 853-879.

KAËS R. (1986), « Crise et parole en utopie : maîtrise, mesure et symétrie », *in* J. Guillaumin (dir.), *Ordre et désordre de la parole,* Université Lumière-Lyon 2, Publications du C.R.I. p. 5-22.

KAËS R. (1996), « Une utopie hospitalière à l'adolescence », *Adolescence,* 27, 11-24.

KAËS R. (2012), *Le Malêtre,* Paris, Dunod.

KAËS R. (2016), *L'Idéologie : l'Idéal, l'Idée, l'Idole,* Paris, Dunod.

MARIN L. (1973), *Utopiques : jeux d'espace,* Paris, Les Éditions de Minuit.

MORE T. (1518), *L'Utopie ou discours du très excellent homme Raphaël Hythloday sur la meilleure constitution d'une République,* Paris, Nouvel Office d'Édition, (1965).

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)

MANHEIM K. (1936), *Idéologie et Utopie,* Paris, Librairie Marcel Rivière, (1956).

ORWELL G. (1950), *1984,* Paris, Gallimard.

VUARNET J.-N. (1976), « Utopie et atopie », *Littérature, 21,* 3-9.

© Dunod | Téléchargé le 07/04/2024 sur www.cairn.info via Université Paris - Cité (IP: 195.220.128.226)